

Un petit village des Carpates



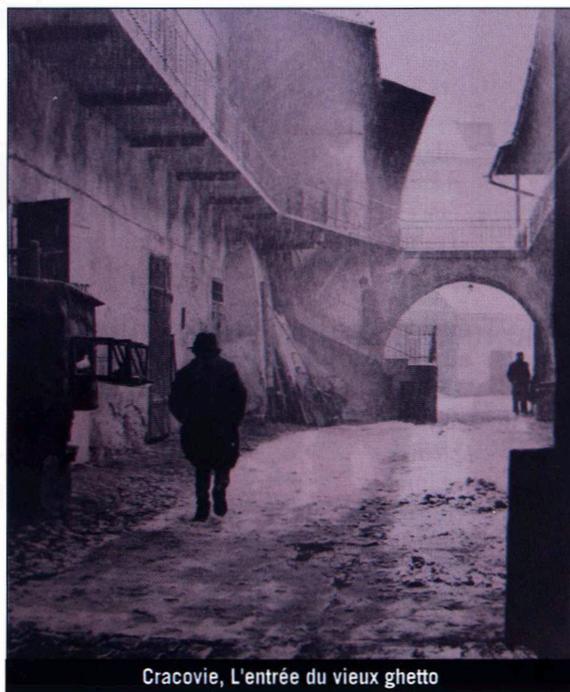
Roznyatov. C'était, pour moi, un nom sur de vieux papiers, les actes de naissance de mes grands-parents maternels. Un patelin sur les flancs des Carpates, au cœur d'un empire disparu. En 1914, tous les versants de ces montagnes appartenaient à l'empire austro-hongrois. Je savais que le soldat Abraham Hoffnung, mon grand-père, l'avait défendu avec vaillance. Il avait éprouvé la même tristesse que Franz Kafka et Joseph Roth devant les défaites de l'Autriche et pleuré, comme eux, en apprenant la mort de l'empereur François-Joseph. Je n'ignorais pas que cette région, la Galicie, avait été le plus extraordinaire des viviers. De là sont venus des écrivains juifs, s'exprimant dans les trois langues usuelles de ces lieux, le yiddish, le polonais et l'allemand. La famille de Sigmund Freud traversa les Carpates pour s'installer à Vienne, et d'autres juifs de Galicie firent la gloire du cinéma américain. Bien d'autres choses encore. Toutes les tendances, toutes les formes du judaïsme se sont épanouies sur cette terre, le hassidisme comme le sionisme, le judaïsme le plus traditionnel comme le plus moderne.

Curieusement, j'avais jusque-là voyagé tout autour, en Pologne, en Hongrie, dans les deux pays de l'ancienne Tchécoslovaquie, dans l'ex- URSS et à Vienne, mais jamais en Galicie. Je dois donc cette découverte à une initiative de la Maison de la Culture Yiddish et de l'association Valiske. Il fallait une part de masochisme pour passer ses vacances dans ce qui n'est plus qu'un vaste cimetière. C'était, je l'avoue, une idée de mon épouse, qui se demandait à quoi ressemblait Stanislavow, ville que sa mère avait, par chance, quittée en 1936. Force est de reconnaître que ce voyage fut exceptionnel, par la qualité de son animateur, André Kosmicki, historien et militant de la mémoire juive, porteur de cette culture polyglotte des juifs de Galicie qui n'est pour nous qu'un souvenir. Nous étions donc une vingtaine de juifs, cherchant entre les ruines des lieux mythiques, dont nous avons entendu parler, dans les bribes des récits de nos parents ou de nos grands-parents. Rayée de la carte en 1945, la Galicie, province polonaise de l'empire austro-hongrois, intégrée à l'éphémère Pologne indépendante de l'entre-deux-guerres, a été partagée par Staline entre l'Ukraine et la Pologne. Jusqu'en 1939, elle comptait 40% de juifs, autant de Polonais et une minorité ukrainienne. Les juifs, faut-il le dire, ont été assassinés par les nazis et leurs auxiliaires locaux. Les Polonais ont été expulsés de la partie

" ukrainienne ", remplacés par des Ukrainiens, eux-mêmes chassés du nord et de l'est du pays. Ce fut le plus grand déplacement de populations de l'histoire contemporaine. Les Nations Unies n'ont jamais débattu d'un droit au retour de ces exilés ! Dans les anciens villages juifs et polonais, les Ukrainiens d'aujourd'hui vivent dans les maisons des morts et des expulsés. Dans les deux grandes villes, Lemberg, rebaptisée Lviv, Satnislavow, devenue Ivano-Frantisk, l'essentiel du bâti ancien est constitué de maisons et d'immeubles qui appartenaient jadis aux juifs.

Mais ce n'est rien encore. De Cracovie, nous nous sommes d'abord dirigés vers Tarnow et Przemysl, tournant le dos à l'ancienne forteresse qui gardait la frontière occidentale de la Galicie, Auschwitz. La proximité du camp alimente un étrange commerce dans l'ancien quartier juif de Cracovie. Restaurants de cuisine juive, musique klezmer, visite de synagogues parfaitement restaurées. Ce rappel de la longue présence juive dans la capitale de l'Eglise catholique polonaise serait réjouissant s'il ne se mêlait à un affairisme sordide. Une agence de voyage propose un " tour Schindler ". Il suffit de s'inscrire sur la liste, pour être sauvé comme dans le film de Steven Spielberg. Voici Judaïque Park !

En tournant le dos à Auschwitz, on n'échappe pas, pour autant à la mort. Elle est partout, sous forme de fosses communes, de lieux d'extermination et de rails menant à Belzec, le moins connu des camps de la mort, où furent gazés plusieurs centaines de milliers de juifs. Il n'y eut qu'une poignée de survivants, mais ils ne purent témoigner. Ils furent assassinés, par leurs voisins polonais, en rentrant dans leur village, à la fin de la guerre.



Cracovie, L'entrée du vieux ghetto

Les traces juives se lisent sur les murs des villes. Il y a même parfois des plaques rappelant la tragédie. Les synagogues qui n'ont pas été totalement détruites subsistent pour d'autres usages. À Przemysl, c'est une bibliothèque municipale. Ailleurs, ce sera un restaurant ou une salle de gymnastique. Partout, l'importance de la vie juive se mesure à la taille de l'ancien cimetière et à ses stèles, dont certaines datent de plusieurs siècles.

La Pologne, cependant, reconnaît la part juive de son histoire. Un millénaire, une histoire passionnelle avec ses ombres et ses lumières. Du roi Casimir à Lech Walesa, en passant par Kosciuszko, les grands patriotes polonais eurent toujours des juifs

auprès d'eux. Bronislaw Geremek, qui vient hélas de nous quitter, s'étonnait toujours de trouver du ressentiment chez des juifs originaires de Pologne, qui n'avaient pas, comme lui, vécu dans le pays au long des années noires de stalinisme et de tutelle soviétique. En retournant en Pologne, je me souviens d'une conversation avec lui, à l'époque de Solidarnosc. Je lui avais naïvement demandé ce que faisaient les derniers intellectuels juifs de Pologne dans ce grand mouvement national soutenu par l'Église. Il a simplement répondu : " Je suis Polonais ". Plus tard, il fut le ministre des affaires étrangères qui rendit à la Pologne sa place parmi les nations et négocia son intégration dans l'Europe.

En franchissant la frontière de l'Ukraine, il suffit d'ouvrir les yeux pour mesurer ce qui distingue l'Europe du monde post-soviétique. Partout, d'immenses champs en friche et de petits lopins cultivés, autour des maisons de villages. Ce sont les anciens kolkhozes. Jadis les paysans faisaient le minimum obligatoire sur les terres collectivisées et travaillaient sur les petites propriétés qui leur avaient été concédées à l'époque de Khrouchtchev. Depuis la chute du communisme en 1991, ces terres privatisées ne trouvent pas d'acheteurs. Avant le communisme, elles appartenaient à de grands propriétaires polonais qui en confiaient souvent la gestion à des régisseurs juifs. L'origine de l'agriculture communautaire, du kibboutz, se trouve entre la Galicie et la Crimée, dans ces villages aux synagogues en ruine. La désolation des terres atteste d'une histoire terrible. Ceux qui les mettaient en valeur, paysans juifs ou polonais, ont été assassinés ou expulsés. L'URSS a installé à leur place des Ukrainiens, pour la plupart déracinés.

En vérité, l'actuelle Ukraine est née des hasards de la décomposition de l'URSS et de la faiblesse du gouvernement russe sous Eltsine. Cet immense territoire est composé de régions qui furent toujours liées à la Russie, la Crimée et même l'est du pays, jusqu'à Kiev, et de l'autre côté des provinces annexées en 1945, la Galicie polonaise, la Bucovine autrichienne puis roumaine, un morceau de Ruthénie slovaque.

Les Européens et les Américains semblent raisonner à partir d'une géographie et d'une vision ethnico- religieuse des plus sommaires. Les Ukrainiens habitent plutôt vers l'ouest, ils sont donc occidentaux, ils fréquentent soit une église orthodoxe indépendante de Moscou, soit l'église gréco-catholique, de rite orthodoxe mais d'obédience romaine, ils seraient donc européens ! Les mauvais seraient donc " Russes " et le bons " Ukrainiens ".

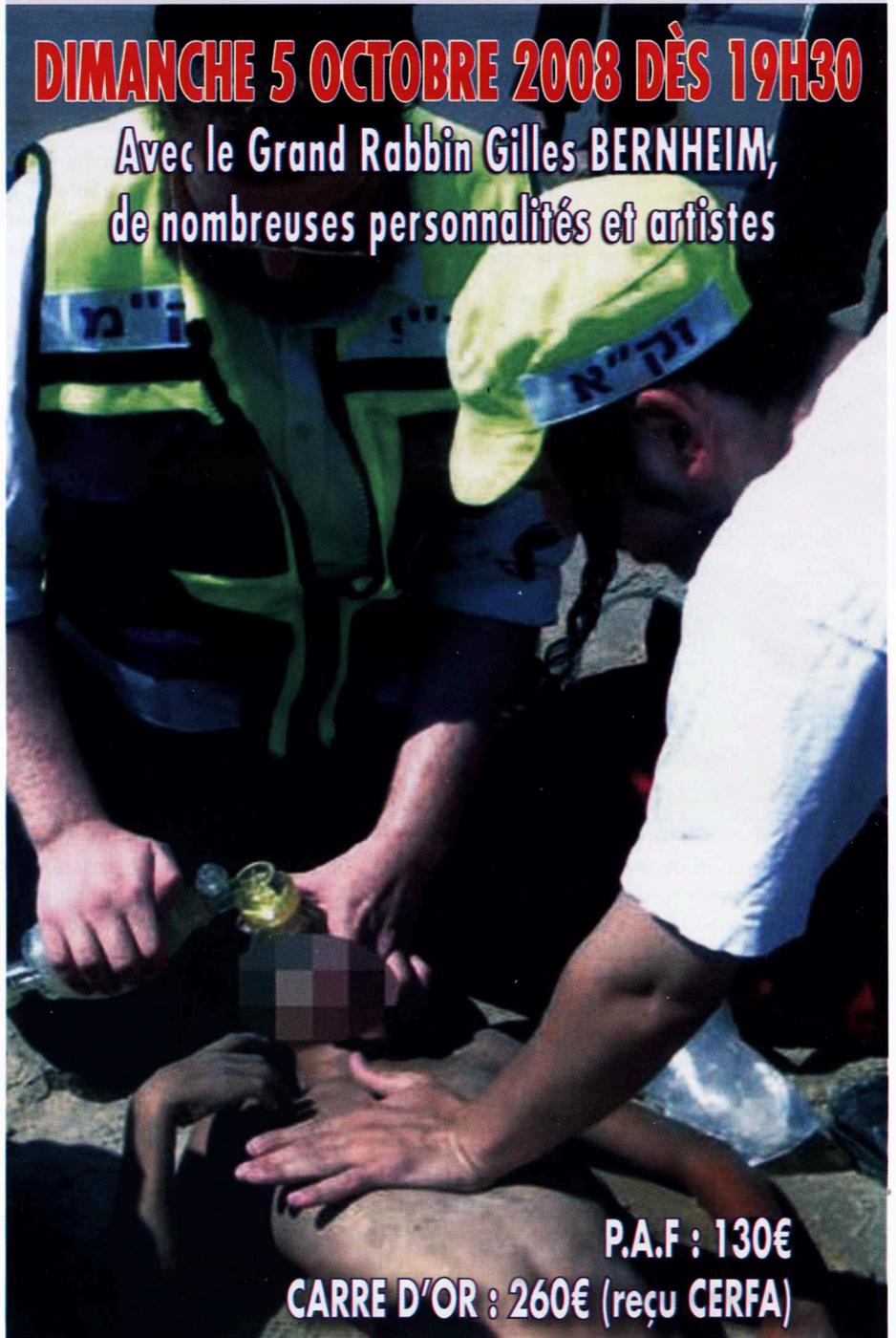
Las ! L'identité nationale de l'Ukraine a d'autant plus de mal à s'affirmer que, dans l'histoire, le mouvement national n'a jamais eu d'autre ciment que l'antisémitisme. Les trois héros du nationalisme ukrainien furent des pogromistes. Le plus ancien



**QUE CHAQUE JOUR REDOUTABLE
DEVienne JOUR DE JOIE,
CELA NE TIENT QU'À VOUS...**

DIMANCHE 5 OCTOBRE 2008 DÈS 19H30

**Avec le Grand Rabbine Gilles BERNHEIM,
de nombreuses personnalités et artistes**



P.A.F : 130€

CARRE D'OR : 260€ (reçu CERFA)

Carré BW - 5, rue de Berri - 75008 PARIS - M° : Georges V - Parking attenant

Réservations : 01 74 900 600 - contact@zaka.org - www.zaka-fr.org - Places limitées

LA CHRONIQUE DE GUY KONOPNICKI

Chmielnicki, honoré aujourd'hui par des avenues ou des places dans la plupart des villes ukrainiennes, massacra des dizaines de milliers de juifs, deux siècles avant Hitler. Le second, Petlioura, fit payer aux juifs la révolution russe de 1905, puis tenta de proclamer l'indépendance de l'Ukraine après le renversement du Tsar en 1917, avant de commander des bandes pogromistes. Au long de la guerre civile de 1918-1921, les nationalistes ukrainiens marquaient leur passage en coupant les barbes et les nez des juifs. Sous le nom pompeux d'armée nationale ukrainienne, de nouvelles hordes se formèrent de 1941 à 1944, sous la houlette de Banduras. Au côté des unités spéciales de l'armée allemande, elles mirent en œuvre le



Pologne russe. Heder.

massacre d'un million et demi de juifs. Souvent, les officiers SS se contentaient d'encadrer et d'organiser le travail. Vers la fin, Hitler se débarrassa de Banduras, qui exigeait la formation d'un gouvernement ukrainien.

Dans Lemberg, dite Lviv, métropole intellectuelle et religieuse de la Galicie juive sous l'empire austro-hongrois et dans la Pologne indépendante, on cherche en vain les traces... Il y avait là cent mille juifs, plus de cinquante synagogues, des centres culturels, des écoles, des journaux en yiddish, des éditeurs, des imprimeries. Quelques pierres dans une cour signalent la présence de la plus ancienne synagogue. Ailleurs, c'est un gymnase. Les Allemands n'avaient pas détruit le bâtiment, ils l'utilisaient comme entrepôt. Lemberg ressemble à s'y méprendre à la partie autrichienne de Prague. Sur la belle avenue qui traverse la ville, la promenade du schabess des juifs d'autrefois, je vois une foule rassemblée. Un parti nationaliste fait campagne pour les élections municipales. Sur la tribune des hommes en treillis militaire brandissent le drapeau de l'armée nationale ukrainienne, auxiliaire des nazis.

La trace des juifs se trouve sur la colline qui domine la ville près du camp Janowski. Des fosses communes à peine signalées. Certaines n'ont jamais été fermées et des étangs recouvrent les

corps. Ici, comme à quelques kilomètres de là, au bois de Bronnitsky, lorsque la terre est gorgée d'eau, des ossements humains remontent encore à la surface. Ces lieux n'ont cessé d'être fouillés par des chercheurs d'or et profanés de toutes les manières.

Dans chaque village juif, au pied des Carpates, de grandes synagogues en ruines. Des cimetières ravagés. On a arraché les stèles pour paver les routes. À Koluma, la ville du Bal Chem Tov, des stèles arrachées dans le cimetière juif servaient de socle à la statue de Lénine. Dans l'Ukraine indépendante, la statue de Lénine a été remplacée par celle du poète Chevtchenko. Au moins, ce n'est pas Chmielnicki ou Banduras. Mais les stèles juives servent toujours de socle !

À Roznyatov, village juif perdu à flanc de montagne, il ne reste que le cimetière. En 1941, quand l'Armée rouge reculait devant l'offensive allemande, un conseil ukrainien a pris le pouvoir et ordonné l'expulsion des juifs. Les familles ukrainiennes attendaient sur le seuil des maisons pour s'installer et piller. Il n'y avait pas de SS, ni de soldats allemands à Roznyatov. Il n'y en avait d'ailleurs qu'une centaine à Stanislawow où 127 000 juifs transitèrent avant d'être assassinés, sur place ou à Belzec. Ceux de Roznyatov furent dirigés vers un ghetto, puis vers un lieu d'extermination.

Des herbes, des ronces et des arbres ont poussé dans le cimetière juif. Un Polonais, dont la famille a échappé aux expulsions de 1945, nous montre le chemin. Les Ukrainiens ne savent pas, forcément, ils n'ont jamais entendu parler des juifs, ni de leur cimetière. La plupart des stèles ont été arrachées. Surtout les plus récentes que l'on pouvait utiliser pour daller les chemins sans avoir besoin de les retailler. Au milieu du cimetière, une de ces cabanes que les ivrognes d'Europe de l'Est construisent pour se saouler sans provoquer les vociférations de leurs femmes. Des bouts de taule et de bois, maintenus par des stèles funéraires. Des dizaines de bouteilles vides. Au milieu de tombes juives plusieurs fois centenaires.

La fainéantise des pillards a épargné quelques sépultures récentes, datant du début du vingtième siècle. Les arbres et les ronces rendaient l'accès difficile. Je trouve là le nom de jeune fille de ma mère, Hoffnung et celui de ma grand-mère, Geller. Impossible de connaître le degré de parenté. Ma grand' mère, Lucia Geller, née à Roznyatov, arrêtée en France, est morte à Auschwitz. Je ne l'ai pas connue. Je garde le souvenir de mon tendre grand-père, Abraham Hoffnung, dont je ne comprenais pas le regard triste. Peut-être ai-je vu à Roznyatov la tombe de son père, ou celle d'un oncle. Qu'importe. Je me suis retrouvé, dans ce cimetière avec le même chagrin, les mêmes larmes qu'à la mort de mon grand-père, en 1957... j'avais neuf ans et les histoires de ce village des Carpates, où, l'hiver, on entendait les loups, me semblaient extraordinaires. Elles l'étaient.

En rentrant, j'ai lu quelques articles, portant les signatures d'amis, qui s'enflammaient pour les peuples d'anciennes républiques soviétiques et proposaient l'entrée de l'Ukraine dans l'Union Européenne.

Rien ne presse.

GK

(Photos tirées du livre
"Les juifs du passé. Ed. Alta)